

## Un cinéphile d'occasion

Gilles Archambault

Volume 31, Number 5 (185), October 1989

Du cinéma

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/60512ac>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

Collectif Liberté

### ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this document

Archambault, G. (1989). Un cinéphile d'occasion. *Liberté*, 31(5), 31–35.

GILLES ARCHAMBAULT

## UN CINÉPHILE D'OCCASION

La vie m'a appris peu de choses. Je sais toutefois qu'il n'est pas facile d'avoir quinze ans. De cette époque je n'ai que de sombres souvenirs. La plupart du temps, les événements les plus déplorables se sont déroulés par beau temps. Comme si le soleil m'était néfaste. Je me revois marchant sur les berges du canal Lachine, presque attiré par l'eau boueuse qui me délivrerait d'une vie que je supportais mal.

La vie, je ne l'avais qu'appréhendée. Les jeunes filles que je voyais évoluer autour de moi m'impressionnaient fort. Elles représentaient à mes yeux, plus qu'il n'était normal, le mystère du monde.

C'est par une journée admirable que je fis la connaissance de Gisèle. Elle venait d'arriver dans notre quartier. Je la rencontrais souvent le matin dans le tramway qui nous amenait à nos écoles respectives. Elle fréquentait un couvent de bonne réputation, je perdais mon temps dans une institution médiocre. Sa beauté m'éblouissait, Était-elle si belle? Je n'en sais rien. Il me paraissait que ses yeux étaient d'un bleu liquide et que son sourire était évanescent. D'ailleurs, toutes les jeunes filles que je remarquais alors avaient un sourire «évanescent». Je connaissais le mot depuis peu et m'en servais avec gourmandise.

Un jour que je faisais mine de lire *La Nausée*, elle vint s'asseoir à mes côtés dans le tram. J'avais vite noté que plusieurs banquettes étaient inoccupées. Elle voulait donc s'approcher de moi. Était-ce imaginable? Je me trouvais laid,

l'adolescence boutonneuse. Il me fallait pourtant engager la conversation, coûte que coûte. Il me restait quinze minutes avant le moment obligé de la séparation.

Je venais de lire *Le Rouge et le Noir*. De m'imaginer en Julien Sorel ne m'aidait en rien. La très jeune Madame de Rénal faisait mine de relire des notes d'un cours d'histoire. C'est le quinquagénaire qui l'avance. Il me paraissait alors que, dans sa pureté, elle était toute à sa prospection. Devais-je lui parler de Sartre ou des vestiges de l'empire carolingien qui l'absorbaient? Tout à ma panique, je ne retenais aucune des approches qui me semblaient possibles. J'étais terrifié. Ce n'est qu'à la dernière station que je réussis à lui glisser d'une voix éteinte:

— Que fait ton père dans la vie?

Sans paraître étonnée le moins du monde, elle m'apprit qu'il était propriétaire d'une salle de cinéma du quartier. L'anglomanie ayant toujours été bien portée autour de nous, on avait baptisé la salle le *Strand*. Encore que je ne sois pas sûr de ce nom. On ne demande pas aux amoureux d'avoir de la mémoire.

— Tu dois aimer beaucoup le cinéma?

— Je ne pourrais pas vivre sans les films. Surtout les américains.

— Qu'est-ce que...

Elle ne me laissa pas le temps de finir.

— J'adore Cary Grant. Robert Taylor, encore plus. Toi?

Je lui répondis que je n'avais que le cinéma en tête. Je lisais d'accord, mais c'était pour faire mes gammes. Plus tard, j'écrirais des scénarios de films. Je finirais mes jours à Hollywood.

— Avec une grande piscine et des stars tout autour? demanda Gisèle qui rangeait ses notes dans son cartable.

— Peut-être.

Je n'avais pas songé à cet aspect des choses. J'ai toujours été besogneux et Sartre me gâchait les perspectives.

— Excuse-moi, je descends ici. Bonne journée!

Je la regardai descendre et fus déçu qu'elle ne lève pas les yeux vers moi après avoir mis le pied sur le trottoir. On est insatiable quand on est amoureux. Maintenant que la glace avait été rompue, je brûlais du désir de tout savoir d'elle. Je ratai ma station. Je n'avais pas l'esprit à ces choses matérielles. J'essayais de me rappeler la couleur de sa robe, mais je ne revoyais que ses yeux et la façon qu'elle avait eue de souligner d'un trait rouge les passages de ses notes qu'elle voulait mémoriser. À quinze ans, je n'étais pas encore visité par la tendre et secourable bestialité qui nous pousse à deviner le corps des femmes. Si on m'avait alors demandé si elle avait une jolie poitrine et des hanches bien dessinées, je n'aurais pas su quoi répondre.

Le Strand, puisque c'est le nom que j'ai retenu, avait été construit vers le milieu des années trente. Mon quartier étant populaire, on avait lésiné sur son architecture. Le bâtiment était en briques rouges et ressemblait plutôt à un hangar qu'au palais des merveilles auquel il prétendait. Je crois me souvenir que le Strand se targuait d'être un *home of stars*. Il est possible que je mêle un peu les choses. La faute en incombe à Gisèle. Jamais je ne pourrai dissocier ma passion du cinéma de la fascination qu'elle exerçait sur moi. Tout à coup le Strand était transformé en maison de la culture avant la lettre. Les films que l'on y présentait me paraissaient d'office parés de toutes les qualités. J'étais devenu cinéphile. J'affirme avoir vu tous les films que l'on y programma entre septembre 1948 et janvier 1949.

C'est le dimanche 22 de cette nouvelle année qu'elle me pria de ne plus l'importuner. Je ne faisais pourtant qu'échanger quelques mots avec elle dans le tramway. J'avais fini par apprendre que son père n'était pas propriétaire de la salle, mais simple projectionniste. Je ne fus même pas étonné qu'elle ait songé à me raconter un mensonge. Je l'excusais d'avance. C'était ma faute puisque j'avais eu la sottise de lui confier que mon père était haut fonctionnaire alors qu'il n'était qu'huissier.

Poussée par un étrange besoin de compliquer les choses, elle déposa dans notre boîte aux lettres — ce qui intrigua ma mère au plus haut point — un message que je ne compris que trop. Installée avec son père dans la salle de projection du cinéma, elle avait bien vu que j'étais un assidu. Elle se sentait traquée. Je lui enlevais sa liberté. Pour la fidélité, elle avait raison. Dame, je n'avais raté aucun des programmes pendant quatre mois. J'avais vu six films par semaine et de tous les genres. Westerns, comédies musicales, histoires policières, films à l'eau de rose, j'absorbais tout avec un égal bonheur. Il me semblait que je m'approchais malgré tout de Gisèle. J'entraîs sur la pointe des pieds dans sa maison familiale. À peine avais-je tendu mon ticket qu'il était évident que je sentais la présence de la tendre personne que j'aimais si fort et de si loin. À la faveur de nos rencontres dans le tramway, j'avais osé quelques allusions. Viendrait-elle avec moi? On présentait un *Robin des Bois* tourné en sépia avec Errol Flynn. Elle m'avait répondu qu'elle avait trop de travaux à rendre, que de toute manière elle ne prisait pas tellement les films d'aventures et que surtout ses parents lui interdisaient encore de sortir avec les garçons.

Ce dimanche, je relus une vingtaine de fois son billet pour y trouver la trace d'un regret. Je n'en vis pas. Elle n'avait même pas cessé de me mentir. Comment avait-elle pu prétendre que son père était un homme d'affaires alors qu'il ne détenait que ce modeste poste de projectionniste? J'apprenais à avoir des réactions de petit-bourgeois. Ma mère nous apprit même un soir à table que les parents de Gisèle étaient des prétentieux qui se saignaient aux quatre veines pour envoyer leur fille dans un couvent trop huppé pour eux. Elle ajouta d'une façon mystérieuse que cela n'empêchait pas l'enfant en question d'avoir un ami. Je me levai de table précipitamment. J'avais un travail urgent à compléter.

La semaine dernière, on a démolì le Strand. On a déjà commencé à construire un asile pour vieillards sur le terrain devenu vacant. Je n'aurais pas aimé assister à l'effondrement des murs. Dans ma mémoire, le Strand était à sa façon un

---

monument historique. Je ne sais si Gisèle vit encore avec l'assistant de son père. Ils se sont mariés très tôt. C'était la coutume à l'époque. Quant à moi, je vais moins au cinéma. Quand ça m'arrive, il me semble toujours qu'il y a un projectionniste, sa fille et son petit ami qui m'ont vu entrer du haut de leur perchoir. J'ai de la peine à me concentrer.